

ETC



Parutions

Antoine Compagnon, *Les cinq paradoxes de la modernité*, Paris, Editions du Seuil, 1990, 191 p.

The Zone of Conventional Practice and Other Real Stories, Montréal, Editions Optica, 1989, 240 p.

Number 12, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36232ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1990). Review of [Parutions / Antoine Compagnon, *Les cinq paradoxes de la modernité*, Paris, Editions du Seuil, 1990, 191 p. / *The Zone of Conventional Practice and Other Real Stories*, Montréal, Editions Optica, 1989, 240 p.] *ETC*, (12), 60–61.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les cinq paradoxes de la modernité

Antoine Compagnon

Antoine Compagnon
Les cinq paradoxes
de la modernité



Seuil

d'un style bien personnel, frappe impressionniste, mais si juste des descriptions. Plus précisément vers la fin, quand il renvoie dos à dos les préoccupations philosophiques de Jurgen Habermas et de Gianni Vattimo, il trace du destin de la postmodernité et de son rapport avec le moderne un portrait enrichissant pour qui s'intéresse à la culture et à l'art de notre temps. Par contre, il y a aussi chez lui du Roland Barthes; un peu de ce Barthes anarchiste et romantique, certes mais aussi un zeste de cette autre version du dilettante un peu complaisant qui réapparaît dans cette sélection approximative de moments forts du modernisme. N'est pas historien archéologue, ou analyste du discours, qui veut! C'est décidément le choix de ces paradoxes qui ne nous convainc pas et on en vient à se demander si cet aréopage de réflexions américaines et européennes sur la modernité et la postmodernité nous mènera vraiment plus loin que la lecture des articles originaux dont Compagnon s'inspire. À moi, qui en avait lu plusieurs, je peux vous dire que ça ne me semble pas évident! Il m'apparaîtrait plutôt que la convergence des préoccupations américaines et européennes sur la question ne peut conduire très loin. Surtout que Compagnon fait fi d'une loi très simple, à savoir que le lieu d'émergence de questions théoriques est déterminant dans leur élaboration. Il y a des différences notables entre les traditions intellectuelles européenne et américaine; leurs héritages respectifs sont loin d'être semblables et cela conditionne les questions et les approches privilégiées par chacune. En fait, c'est moins l'établissement de points communs entre elles que la mise en rapport des divergences qui aurait été enrichissante.

Paris, Éditions du Seuil, 1990, 191 p.

De Baudelaire à Baudelaire!
C'est là, en peu de mots, le parcours qui nous est proposé par Antoine Compagnon pour faire le tour de la modernité. Désireux d'échapper au motif téléologique de la modernité, l'auteur s'engage dans une histoire «à trous, [...] chronique intermittente»¹. Et, pour ce faire, il privilégie cinq moments de la modernité qu'il identifie sous des figures paradoxales, de ces paradoxes qu'elle aurait tant voulu résoudre: «la superstition du nouveau, la religion du futur, la manie théoricienne, l'appel à la culture de masse et la passion du reniement»². À la lecture de chacun de ces chapitres, on s'interroge toutefois sur les raisons qui ont présidé à ce choix de moments particuliers, passé cette évocation du paradoxe qui a finalement assez bon dos pour entériner n'importe quoi. Choix postmoderne, sans doute!

Reste qu'à travers de fines analyses, comme celle qui établit les différences de nature entre moderne et avant-garde, on retrouve avec plaisir le *Compagnon de La Seconde Main*³ celui dont la plume sait si bien aborder des élaborations théoriques avec le panache

NOTES

1. op. cit. p. 11

2. loc. cit.

3. id. *La Seconde Main*, Paris, Éditions du Seuil, 1979

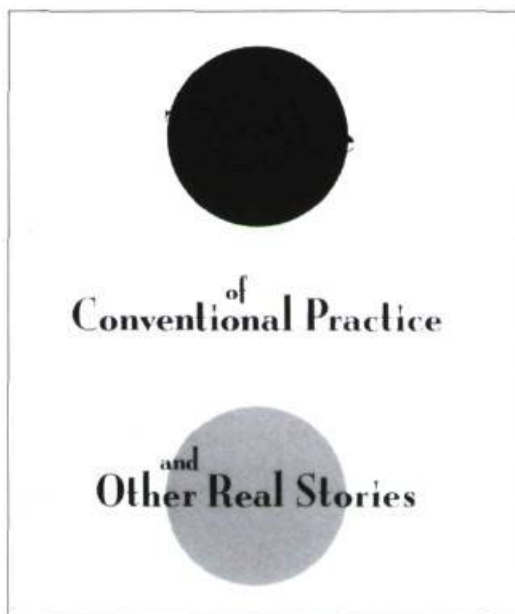
The Zone of Conventional Practice and Other Real Stories

La difficulté que rencontre l'éditeur d'un catalogue d'exposition est souvent double. Il doit évidemment tenir compte de l'exposition dont le catalogue est le souvenir et trouver le moyen d'en rendre toute la saveur. Mais il se doit aussi de rendre pertinent le regroupement opéré et de chercher à relancer les enjeux qui y étaient représentés. En un mot, sa tâche est de veiller à ce que l'événement ait une certaine fortune intellectuelle, culturelle et critique.

Dans le cas de *The Zone of Conventional...*, il faut se résoudre à identifier d'emblée le problème de la traduction. Je ne crois pas que le titre de *À propos de conventions et autres fictions* énonce aussi clairement les intentions du regroupement que son original anglais. Le «conventional» anglophone est très certainement lié au terme de «conventional practices» dont on affuble les pratiques plus sociodocumentaires de la photographie traditionnelle (*straight photography*). Si bien que l'ironie perceptible dans la version anglaise de cet intitulé ne passe absolument pas la rampe en français. On reste donc avec une impression de balourdise. Qui nous poursuit d'ailleurs avec la lecture de certains des textes critiques réunis là pour l'occasion. Je pense notamment à ceux de Peter Wollheim, *Photography and Narrative*, qui fait d'un syncrétisme théorique assez aberrant, ou à celui de Liza McCoy, *Looking at Wedding Pictures*, qui, sans être inintéressant, n'a pas vraiment sa place dans ce livre. Il me semble qu'il ne nous apprend pas grand-chose sur la façon dont la photographie peut bâtir une histoire, hors le cas justement des photos de mariage. Par contre, on ne saurait trop recommander la lecture du texte de Jean-Pierre Denis qui nous livre de fort judicieuses réflexions sur la photographie narrative.

Ce qui est peut-être le plus remarquable dans cette réunion de photographes (et de critiques) anglophones et francophones, c'est la différence notable de leurs préoccupations. De chacun de ces deux groupes émerge une forme de communauté de préoccupations, un champ de réflexions assez cohérent. Et, de ce champ commun de choix théoriques et thématiques, une certaine acception de la photographie se distingue confusément. Un peu comme si le médium photographique restait, entre les mains des anglophones (pour ne pas dire «corrompus par elle») rompus à la pratique documentaire, un médium froid. Tandis que les francophones cherchent par tous les moyens à le réchauffer, à jouer en artistes de la distance qu'il suppose. Les narrations ou recherches des Campeau, April, Jolicœur, Readman ne conservent plus rien du commentaire social. Le «nous» ou le «eux» ethnologique en reste absent. Tandis que les McEachran, Hassan, Garnet et Fitzpatrick semblent encore éprouver des difficultés à se dégager de l'héritage de la «*straight photography*».

Entre la possibilité de dire «je», d'agir en opérateur assumant sa position de sujet énonciateur et



la réalité extérieure, apparemment construite d'elle-même dans le viseur, il existe encore un chemin hérissé d'obstacles. Mais il ne faut pas chercher à l'ignorer, ni le déplorer, mais en prendre bonne note et le faire agir.

Montréal, Éditions Optica, 1989, 240 p.

Sylvain Campeau